



Cour d'écuries, Québec, août 1842, Aquarelle avec raclage sur crayon, sur papier vélin, 28,8 x 37,5 cm, Bibliothèque et Archives Canada.

Mary Millicent Chaplin

(1790 - 1858)

On sait bien peu de choses concernant Mary Millicent Chaplin. Née le 8 juin 1790, dans le village de Leadenham, comté de Lincolnshire en Angleterre, elle est la fille de William Reeve et Millicent-Mary King. Sa famille fait partie de la *landed gentry*, vivant essentiellement des rentes provenant de leur domaine et dont les valeurs *tories* sont ancrées dans le respect de la monarchie et de la morale anglicane. Comme plusieurs femmes issues de cette classe sociale à cette époque, Mary Millicent reçoit une éducation qui fera d'elle une bonne épouse, à même de mener la domesticité et d'accompagner brillamment son époux en société. Elle acquiert entre autres des notions de littérature, de musique, de botanique, de jardinage et les rudiments de l'aquarelle.

Alors que toutes les jeunes filles de son entourage trouvent mari dans la vingtaine, Mary Millicent épouse le lieutenant-colonel Thomas Chaplin le 21 octobre 1828, à l'âge de 38 ans. De quatre ans son cadet, Thomas Chaplin représente le comté de Stamford en tant que membre du parlement du Royaume uni, de juin 1826 à avril 1831, puis de décembre 1832 à avril 1838. Le 26 avril 1838, avant même la dissolution du parlement, il renonce à son siège pour suivre son régiment, les *Coldstream Guards*, dans les Canadas. À l'instar d'autres femmes d'officiers, Mary Millicent accompagne son mari, dont l'affectation les mène dans la ville de Québec.

Bien que stationné à la Citadelle, Thomas Chaplin obtient l'autorisation de vivre en dehors de la garnison. Le couple loue une résidence au 13 (maintenant le 37) rue Sainte-Ursule dans la haute ville de Québec, à proximité de la forteresse et de la cathédrale anglicane *Holy Trinity*.

Hormis le bref épisode où les troupes britanniques sont mobilisés pour répondre à l'insurrection de l'automne 1838, la vie des Chaplin est plutôt calme. Mary Millicent, avec d'autres femmes d'officiers, participent à différentes activités sociales organisées à leur intention. Elle visite ainsi le couvent des Ursulines, la campagne environnante, assiste à des concerts et des défilés militaires, dont un pour le couronnement de la Reine.

Le cercle des aquarellistes (1838-1842)

L'aquarelle et le dessin sont en plein essor depuis le milieu du 18^e siècle en Angleterre. La simplicité de leur pratique, le peu de matériel nécessaire et la maniabilité du support qui tient souvent dans un carnet de croquis permettent aux amateurs de paysage de s'installer à peu près partout pour réaliser quelques études et esquisses. L'édition d'art contribue aussi à la popularité de l'aquarelle. Les œuvres de Charles Beauclerk (1813-1842), qui sont exposées à la Maison nationale des Patriotes (site Maison Jean-Baptiste-Mâsse), et de James Pattison Cockburn (1778-1947) en sont de bons exemples. Elles sont largement connues du public, notamment parce qu'elles ont bénéficié d'une grande diffusion. Il n'est donc pas surprenant de les retrouver dans différentes collections tant publiques que privées. Quant aux aquarelles de Mary Millicent Chaplin, ce n'est qu'au moment de l'acquisition de ses journaux intimes par Bibliothèque et archives Canada en 1953 qu'on les découvre.

Entre 1837 et 1842, plusieurs troupes britanniques sont affectés dans le Bas et le Haut Canada. Parmi elles, on retrouve bien des officiers-artistes qui pratiquent l'aquarelle et le dessin ; certains, à des fins militaires, pour la plupart, il s'agit plutôt d'une belle façon d'occuper les temps libres. Ces aquarellistes britanniques, que Mary Allodi appelle le « Groupe de 1838 », insufflent une nouvelle vivacité à l'art du paysage. Henry William Barnard (1799-1857) officier des *Grenadier Guards* et James Hope-Wallace (1807-1854) lieutenant-colonel des *Coldstream Guards* étaient, selon les auteurs, la figure centrale du groupe. Autour, gravitent entre autres Charles Wilbraham (active 1828-1870), John Kirkland (1820-1896) aussi des *Coldstream Guards*, George St. Vincent Whitmore (1798-1851) capitaine du Royal Engineers, Charles Wright (1793-1866), George Russell Darnell (1798/1800-1878) chirurgien du premier bataillon royal et Philip John Bainbrigg (1817-1881) lieutenant du Royal Engineers. Ajoutons à cette liste John Richard Coke Smyth (1808-1882), professeur de dessin de Lord Durham, dont les œuvres sont une source d'inspiration pour tous ces artistes.

Est-ce que tous ces aquarellistes se retrouvaient sur une base régulière à la manière des sociétés ou cercles d'amateurs ? Est-ce que Mary Millicent participait avec eux à des séances de croquis ? Possiblement. La présence d'aquarelles et de dessins de plusieurs d'entre eux dans les albums qu'elle constitue durant son séjour au Bas-Canada, nous permet d'affirmer qu'ils ont, sinon influencé sa pratique, été une source d'inspiration.

Dès son arrivée à Québec, Mary Millicent se lie d'amitié avec la jeune Fanny Amelia Bayfield (1814-1891), épouse de Henry Wolsey Bayfield, hydrographe et capitaine de la Royal Navy. Toutes deux passent beaucoup de temps ensemble. Elles sortent régulièrement faire des croquis qui reprennent les mêmes scènes voire les mêmes compositions. La différence se voit dans la finesse des éléments architecturaux et le choix des couleurs de la plus jeune, dont la formation artistique apparaît plus complète que celle qu'a reçue Mary Millicent. Lorsque Fanny Amelia quitte

Québec, Mary Millicent trouve en mademoiselle Kirby, possiblement la fille de Stephen Kirby (1780-1857) lieutenant-colonel de la *Royal Artillery*, une nouvelle compagne pour se consacrer à l'aquarelle.

Quelques œuvres

Trois vues de Mary Millicent Chaplin, circonscrites par le cadre d'une fenêtre, toujours la même, nous interpellent particulièrement. Notamment parce qu'elles sont l'écho de la place des femmes dans la société de cette époque, évoluant dans la sphère privée et dont l'accès au monde extérieur se limitait bien souvent à l'environnement de proximité, ici représenté par la cour du 13 Sainte-Ursule.



Fig.1. *L'écurie et cour du Col. Chaplin*, décembre 1838, aquarelle avec blanc opaque sur crayon, sur papier vélin, 20,4 x 33 cm, Bibliothèque et Archives Canada.

La première, *L'écurie et cour du Col. Chaplin*, datée de décembre 1838 (fig. 1), est réalisée lors du premier hiver des Chaplin dans la ville de Québec. On comprend à la lecture de l'œuvre que les habitants des lieux ont été surpris par cette neige et qu'ils ne sont pas tout à fait prêts à affronter la saison hivernale qu'ils découvrent pour la toute première fois. C'est ce moment précis que croque Mary Millicent. La porte de la grange est entrouverte, laissant voir que l'entreposage du foin n'est pas encore terminé en prévision de la saison froide. Il reste d'ailleurs une meule de foin à l'extérieur. La porte du caveau à légumes, enseveli sous la neige, est

grande ouverte. Le petit berlot, rempli de neige, avec sa pelle semblent avoir été abandonnés, bien avant que le déblaiement des accès n'ait été terminé.

Peinte quelques années plus tard, *Cour de l'écurie le soir du 16 février, 1842 après une tempête de neige* (fig. 2), reprend le même thème. Dans cette vue, c'est la démesure de l'hiver qui est dépeint. Les fenêtres de l'écurie presque entièrement camouflées par la neige marquent les rigueurs de la saison, alors que la présence d'un personnage qui s'active à enlever la neige pour permettre le passage du traîneau avec son baril d'eau rappelle que, malgré le froid et la neige, les activités de la vie quotidienne se poursuivent.



Fig.2. *Cour de l'écurie le soir du 16 février, 1842 après une tempête de neige*, 17 février 1842, aquarelle avec blanc opaque sur crayon, sur papier vélin, 27,9 x 41,8 cm Bibliothèque et Archives Canada.



Fig.3. *Cour d'écuries, Québec*, août 1842
Aquarelle avec raclage sur crayon, sur papier vélin,
28,8 x 37,5 cm
Bibliothèque et Archives Canada.

Quant à *Cour d'écuries, Québec* (fig. 3), si elle présente la même perspective que les deux vues précédentes, le paysage est tout à l'opposé.

Tant la luxuriante végétation, que les volatiles picorant dans la cour, le chat qui dort sur le muret séparant la cour des Chaplin de celle des voisins, ou encore les maisons de la basse ville de Québec expriment la douceur de l'été. Le caveau que l'on discerne dans l'aquarelle de 1838 y est bien en vue. Le baril d'eau a repris sa place dans la cour. La couleur a remplacé le blanc.

Le legs de Mary Millicent Chaplin -

Décédée le 11 janvier 1858, alors qu'elle est en visite chez les Sheffield à leur propriété *Normanby Hall* dans le Lincolnshire, Mary Millicent Chaplin laisse à l'intention de Caroline Fane, épouse de Charles Chaplin, frère aîné du colonel Thomas Chaplin les journaux intimes qu'elle a tenus entre 1838 et 1842. Ils sont constitués de folios, sur lesquels elle consigne ses réflexions, ainsi que de dessins et d'aquarelles, au-delà d'une centaine, dont la plupart sont signés MMC. Il s'agit des seules œuvres connues de Mary Millicent. Les aquarelles représentent autant des paysages ruraux et urbains, que des campements autochtones ou encore des excursions en sleigh aux chutes Montmorency, pour n'en nommer que quelques-unes.

Les commentaires de Mary Millicent portent essentiellement sur ses déplacements, d'abord sur la traversée depuis l'Angleterre jusqu'en Amérique du Nord ; ensuite sur les différents voyages que le couple effectue vers le Haut-Canada, dans quelques villes du nord des États-Unis, la Nouvelle-Angleterre et les colonies Maritimes. S'ils nous permettent d'avoir un portrait de l'Amérique du Nord dans les années 1830-1840, des habitudes de vie, des changements sociaux, politiques et intellectuels qui s'y opèrent ; le regard qu'elle pose, toujours un peu naïf, est quant à lui empreint, de la perspective colonialiste, des valeurs conservatrices, de la moralité anglicane et des convenances propres à sa classe sociale.

Encore aujourd'hui considérés comme le simple besoin de s'exprimer sans balise et sans réel souhait d'être partagés, les journaux intimes, particulièrement ceux de la main de femmes, rendent néanmoins compte, et c'est le cas avec ceux de Mary Millicent Chaplin, du rôle d'observatrice et de documentariste de leur environnement qu'elles s'approprient, à défaut d'avoir la possibilité de contribuer significativement au développement de la société au même titre que leur mari.

France St-Jean, Ph. D.
Historienne de l'art

Références

Burant, Jim, *Drawing on the Land : The New World Travel Diaries and Watercolours of Millicent Mary Chaplin, 1838-1842*, Penumbra Press, 2004, 167 p.

Prioul, Didier, « Millicent Mary Chaplin active entre 1838 et 1842 », Mario Béland, *La peinture au Québec 1820-1850*, Musée du Québec - Les publications du Québec, 1991, pp. 218-221.